



REVISTA PORTUGUESA DE HISTÓRIA

TOMO XX

INSTITUTO DE HISTÓRIA ECONÓMICA E SOCIAL
FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA

COIMBRA
1983

B I B L I O G R A F I A

ROBERT FOSSIER — *Enfance de l'Europe (X^e-XII^e siècles). Aspects économiques et sociaux*, **I: L'homme et son espace; II: Structures et problèmes**, Paris, 1982, Presses Universitaires de France, Coll. «Nouvelle Clio», n° 17 et 17 bis, 2 vol., 1125 p.

Cette période essentielle de l'histoire médiévale avait déjà fait l'objet d'une étude importante dans cette même collection en 1980: sous le titre *La mutation féodale*, J.-P. Poly et E. Bournazel présentaient l'évolution sociale et socio-politique de ces trois siècles. R. Fossier, refusant de se laisser enfermer dans le seul volet économique qu'il devait normalement traiter, a choisi de replacer sous le même regard l'ensemble des problèmes économiques et sociaux. Cela nous vaut non seulement un ouvrage de 1125 pages, mais surtout un très riche et très neuf ouvrage.

«*Enfance de l'Europe*»: l'auteur commence son livre par la justification de son titre et nous livre à l'occasion quelques articles de son *Credo* d'historien. Il préfère, dit-il, les périodes de création aux périodes de renaissance, les périodes qui innovent à celles qui restaurent. Tenant la construction carolingienne comme une tentative anachronique de conserver un ordre condamné, il préfère scruter les promesses contenues dans les cinquante années précédant l'an mille, c'est-à-dire le demi-siècle de gestation de l'Europe. Puis il suivra les pas, assez vite assurés, de cet enfant chez qui «s'opposent des exigences et des pulsions également violentes, se mêlent l'inquiétude de l'avenir et l'appétit du présent».

L'Europe envisagée — et ce n'est pas le moindre mérite de R. Fossier — c'est toute celle qui parle le latin ou du moins qui l'utilise comme langue de culture ou comme langue administrative. C'est donc de la Scandinavie à la Sicile et du Portugal à la Pologne que l'A. entend promener ses lecteurs : certains de ceux-ci apprécieront sans doute que le parcours ne soit pas limité au seul espace carolingien.

L'A. affirme également d'emblée sa volonté de se tenir à l'écart de tous les dogmatismes. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : cela ne signifie pas un refus de prendre parti, dans le cadre d'un tableau où domineraient les tons gris. Bien au contraire, écrit à la première personne du singulier, l'ouvrage foisonne de réflexions personnelles et ne dédaigne nullement les titres, formules, rapprochements ou idées provoquants.

Bien évidemment, R. Fossier se plie aux exigences de la collection qui prévoit la distribution du contenu entre trois rubriques: instruments de recherche, connaissances et problèmes. Bien que comportant 1049 titres, auxquels viennent s'ajouter de très nombreuses références infra-paginales, la bibliographie ne satisfera jamais totalement les spécialistes d'une région ou d'un thème. Concernant la Péninsule ibérique, on pourra peut-être regretter qu'aient surtout été utilisés les auteurs en langue française, alors que certaines recherches espagnoles récentes — celles qui sont nées autour de J. A. García de Cortazar, par exemple — sont méconnues. On reste néanmoins ébloui devant la variété et la qualité des lectures, notamment en langues allemande et anglaise, aussi bien dans le domaine de l'archéologie que dans celui de l'histoire, ce qui permet une prise en compte des acquis les plus récents de la recherche.

La répartition des considérations entre les deux parties essentielles du livre — «connaissances» et «problèmes» — relève en partie de l'artifice. L'A. ne retient, pour sa dernière partie, que quatre «problèmes» (la famille, les rapports entre féodalité et noblesse, la ville, la monnaie), pour l'évocation desquels il réserve 150 pages. Or malgré l'emploi plus systématique de la forme interrogative, il ne ressort pas nettement à la lecture que ces thèmes soient entourés d'une ombre plus opaque que certains autres (ceux qui concernent la démographie, par exemple) et qu'ils doivent de toute urgence focaliser les forces vives de la recherche. Car s'il est certain qu'on éprouve toujours des difficultés à savoir qui est noble en Europe aux x^e - xn^e siècles et s'il est vrai que l'enquête marque le pas depuis des décennies, il faut reconnaître que nos connaissances sur la famille, sur la ville ou sur la frappe monétaire ont progressé de façon considérable, sinon encore satisfaisante.

De toute manière, l'essentiel n'est pas là, mais bien dans l'organisation des quatre gros chapitres qui, sur plus de 800 pages,

présentent «nos connaissances». Il importe de les ouvrir l'un après l'autre.

Le premier (pp. 87-287) est consacré au «poids des hommes». L'accent est mis délibérément sur les éléments dynamiques, c'est-à-dire que sont privilégiées les notions d'expansion ou de dilatation, caractéristiques d'une période d'«enfance». Fondement de ce dynamisme: la masse croissante des hommes, que l'A., regroupant en faisceau toutes les sources de la démographie, entreprend de compter, puis de décrire dans leur stature, leur nourriture, leurs vêtements, leurs gestes, leurs sentiments. Mais la manifestation la plus éclatante de ce dynamisme c'est évidemment la conquête de l'espace agraire: l'Europe sauvage cède alors la place à une Europe où la nature est dominée, où les paysages sont humanisés.

Enfin est présenté le phénomène essentiel: le regroupement des hommes dans des agglomérations stables, les villages. Tout en faisant la part des hypothèses et celle des certitudes, sans jamais confondre les temps ni les lieux, toujours soucieux de compter et de mesurer, l'A. voit dans cette «naissance des villages» la mise en place de la structure qui a le plus bouleversé la vie des hommes, et le plus marqué les paysages ruraux.

Pour résumer le contenu de son second chapitre (pp. 288-604), R. Fossier remet en honneur un terme peu usité, en lui attribuant un contenu nouveau: l'encellulement. Il regroupe donc dans cette étude toutes les «cellules» d'accueil qui enserrant les hommes, à des niveaux différents, dans de complexes réseaux de solidarités et de contraintes: la maison, la paroisse, la seigneurie, la féodalité, la communauté de village. On devine la difficulté du propos quand il s'agit, pour les rendre intelligibles, de répertorier, de comparer, de classer des phénomènes intervenant dans un espace aussi vaste et sur une période aussi longue. Cela aboutit, entre autres regroupements, à dégager cinq modèles de «protection militaire» dans le cadre de la seigneurie, cinq types de cadre villageois, sept «visages de la féodalité»... Les différentes régions de la Péninsule ibérique ont chaque fois leur place dans cette géographie. Si la seigneurie ibérique n'est guère vue qu'à travers le «modèle» catalan (grâce au vigoureux tableau qu'en a fait P. Bonnassie), en revanche l'Ouest bénéficie d'une étude autonome quand sont abordés les problèmes de féodalité et sur-

tout ceux de communautés villageoises. On saura également gré à l'A. de ne plus considérer, à la suite d'une trop longue tradition historiographique «gallocentrique», voire «belgocentrique», ces types de formations sociales comme marginales, a-normales, voire bâtardes. Ce faisant, il conforte, après G. Duby, les positions des plus récents historiens des sociétés méditerranéennes, dont les travaux ont pertinemment démontré, à partir de la Catalogne où du Latium, que les structures y étaient parfaitement originales et autonomes. Par ailleurs, il remet à sa juste place et réduit à son véritable rôle la féodalité proprement dite — l'ensemble des serments, des biens et des services échangés entre les membres de l'aristocratie — c'est-à-dire qu'il la subordonne, comme fille ou comme servante, à la seigneurie.

Il est dommage qu'il récuse (p. 69), pour désigner ce système (où le fief, de toute évidence, ne joue qu'un rôle de figurant) le terme de «féodalisme» (qu'il tolère néanmoins: pp. 958, 1068): il risque, en effet, d'entraîner la suspicion sur d'autres expressions, comme celle de «société féodale», aussi peu justifiées sémantiquement ou historiquement, mais dont le contenu, depuis Marc Bloch, n'est absolument pas ambigu. Reconnaissons cependant que ce rejet facilitera la tâche des traducteurs de son ouvrage dans les langues ibériques!

C'est à l'économie, fondamentalement, durablement, sinon exclusivement rurale, que R. Fossier consacre son troisième chapitre (pp. 614-799). L'un des éléments, sinon le «moteur» de la «révolution économique» qu'il décrit, est constitué par les progrès techniques: traction animale, usage du fer, etc. ... Ces innovations, permettant des façons culturelles meilleures et plus nombreuses, expliquent en partie l'accroissement des rendements, le dégagement de surplus et, à terme, l'animation des marchés et des foires. Mais derrière ce schéma simplificateur, que de pratiques régionales, que d'hésitations, de piétinements, de ruptures!

Le quatrième chapitre évoque, plus brièvement comme il se doit, l'arrière-plan politique, conçu comme le garant des acquisitions économiques et sociales. Il s'agit, bien entendu, de l'affermissement des monarchies, mais il s'agit aussi de tous les cadres, juridiques, intellectuels et mentaux secrétés par l'exigence d'intérêts communs et secrétant la conscience d'une commune identité. Bref, c'est, après celle de l'Etat, la lente émergence de la Nation.

La conclusion de l'ouvrage n'occupe que quelques pages. Elle permet pourtant d'apporter des éléments de réponse aux questions que l'on s'est posées au fil des pages. Pourquoi cette «naissance» et cette «vitalité»? Qu'est-ce qui explique ce démarrage? Qu'est-ce qui est cause et qu'est-ce qui est effet? Parmi les manifestations de la vitalité (la démographie, la technique, la production, le rassemblement des hommes), qu'est-ce qui est prioritaire? En somme, l'auteur a une sempiternelle histoire de la poule et de l'œuf. R. Fossier écarte d'abord les explications «extérioristes» : ni les besoins du monde arabo-musulman (M. Lombard), ni les bouleversements consécutifs aux invasions normandes (G. Duby), ni l'introduction de techniques nouvelles (J. Lynn White), n'expliquent la naissance d'un monde nouveau, même s'ils constituent des éléments essentiels de l'élan européen. A l'origine de celui-ci, R. Fossier retient plutôt — et le lecteur l'avait compris en prenant connaissance de la distribution des chapitres — la croissance démographique. Il ne s'arrête pourtant pas à cette constatation puisqu'il prolonge son interrogation: «pourquoi y a-t-il davantage d'hommes»? Sans écarter totalement d'autres hypothèses, il se rallie alors à celle qui, dans sa fragilité, lui paraît la plus vraisemblable : les modifications bio-climatiques à partir des années 900. L'évocation de ce *deus ex machina* risque pourtant de ne pas satisfaire tous les esprits. Elle n'aura d'intérêt que dans la mesure où elle sera utilisée non pas comme un verrou destiné à fermer l'édifice, mais comme une clef susceptible de rouvrir le chantier.

De toute manière, même en l'absence d'une réponse péremptoire et définitive à la question, cent fois posée par les historiens, de l'impulsion initiale, l'ouvrage est remarquable par sa logique interne et sa rigoureuse cohérence. Et pourtant, répétons-le, il ne s'agit pas d'un livre à thèse mais d'une authentique synthèse toujours animée du souci de dater, de localiser, de compter, de mesurer, non pas pour juxtaposer, mais pour rapprocher, comparer, élaborer des typologies, intégrer, comprendre.

Face à ce bilan, il serait dérisoire d'opposer les quelques erreurs, vétilles ou coquilles que chaque spécialiste ne manquera pas de relever sur son propre territoire (p. 261: confusion entre *alcaldes* et *alcaldes* ; *ibid.* : la *presura* définie comme tenure; p. 1061 : la frappe de l'or au Portugal dès 1139). C'est l'inévitable rançon du souci de précision qui anime l'ensemble de l'ouvrage. Et on

considerará ces quelques taches de rousseur comme des grains de beauté. Car il s'agit d'un bel et grand ouvrage, nourri de l'acquis de toute la recherche historique contemporaine, mais une recherche dont les résultats sont dominés, maîtrisés, orientés. Synthèse de recherches multiformes, le livre de R. Fossier, par les rapprochements qu'il propose et les intégrations qu'il suggère, provoque à son tour la recherche et donne aux chercheurs l'envie de rouvrir leurs dossiers. Dans ces conditions, vive la provocation!

ROBERT DURAND

CARLOS A. DE MORAIS — *A Queda da Índia Portuguesa. Crónica da Invasão e do Cativoiro*. Editorial Intervenção. Braga-Lisboa, 1980. 413 pp. Ilustr. e 12 mapas.

Embora não conhecêssemos o Autor e nada soubéssemos do que preparava, podemos dizer, sem paradoxo, que há muito esperávamos o aparecimento deste livro. Deste ou de outro do mesmo género. O silêncio que longamente pesou sobre os dramáticos acontecimentos de Dezembro de 1961 na Índia só era quebrado, uma vez ou outra, por breves declarações oficiais e raros depoimentos particulares, em livro ou publicação periódica, em geral com objectivos limitados (1). Que se passou, naqueles dias, em Goa, Damão e Diu? O público português pouco sabia de concreto; havia algumas notícias dispersas, mas também muitas especulações e por vezes generalizações inexactas e injustas (2). Faltava um relato global, e, tanto quanto possível, completo da

O Referimo-nos, evidentemente, às operações militares, pois, quanto aos aspectos políticos, diplomáticos e jurídicos, não faltaram estudos e colectâneas documentais. A mais importante destas últimas foi editada pelo Ministério dos Negócios Estrangeiros: *Vinte anos de defesa do Estado Português da Índia (1947-1967)*, 4 vols., Lisboa, 1968.

(2) **Ainda recentemente alguém escreveu que as tropas portuguesas se renderam, «praticamente, sem disparar um tiro» (Manuel J. Homem de Mello, *Cartas de Solazar a Craveiro Lopes, 1951-1958*, Lisboa, 1983, Introdução, p. 49).**